
NOTICE SUR BOURDOIS DE LAMOTTE,**PREMIER MÉDECIN DU ROI DE ROME.**

Joigny possédait dans le siècle dernier une de ces familles qui font époque dans les annales d'une ville de province. La culture des lettres et des sciences, la probité la plus pure, des mœurs irréprochables, la religion du devoir s'y transmettaient comme un héritage sacré : c'était la famille Bourdois.

L'un de ses membres avait écrit l'histoire de son pays natal. — Un autre, médecin renommé dans sa contrée, membre correspondant de la Société royale de Médecine, avait mérité que sa mémoire fût conservée par un éloge public de Vieq-d'Azyr. — On citait un trait de sa vie qui semble tiré des hommes de Plutarque : Des malfaitteurs l'attaquent la nuit sur un chemin, il se nomme, et cette voix connue et vénérée arrête les bandits, les saisit de respect et de crainte, et réveille en eux le sentiment de l'honneur et de la générosité. On dit encore qu'il laisse parmi ses manuscrits une série d'observations médicales où étaient consignés les faits les plus intéressants de sa pratique, et qu'en tête de ce document, il avait inscrit ces mots : *Ma justification !* Ce titre ne cache-t-il pas une arrière-pensée bien amère ? Ne contient-il pas la trace de ces accusations vulgaires où l'ingratitude et l'ignorance s'acharnent contre le médecin qui épuise son intelligence et sa vie pour

le soulagement de ses semblables? Ou bien, faut-il admirer, comme le veut Pariset, ce discernement, cet amour du bien qui poussent l'honnête homme à rechercher sa propre estime, et à se poser devant le tribunal de sa conscience, avant de subir le jugement des autres? — Telles étaient les traditions de la famille Bourdois; et c'est dans cette atmosphère de vertus modestes, d'efforts intelligents, et des plus dignes aspirations, que le médecin de Joigny fit grandir son fils, dont je viens retracer ici la longue et remarquable carrière.

Edme-Joachim BOURDOIS DE LAMOTTE naquit, à Joigny, le 14 septembre 1754. Il fit ses premières études au collège d'Auxerre, et cette ville, où se trouvaient encore pour lui les joies de la famille et les souvenirs de l'enfance, garda toujours avec Joigny le privilège de ses prédilections. Parmi ces lointains souvenirs, il y en eut un surtout qui semblait projeter une lueur plus émouvante que les autres : il avait vu J.-J. Rousseau agenouillé dans la cathédrale d'Auxerre et absorbé dans la plus religieuse méditation. — Cette apparition mystérieuse du pauvre philosophe, éparpillant ça et là toutes ses incertitudes, toutes ses tristesses, toutes ses souffrances, se cachant pour briser l'orgueil de son cœur, pour confesser son trouble et son impuissance, pour retremper sa pensée chancelante à la source éternelle de la lumière et de la vérité, dut laisser une impression profonde dans l'âme de Bourdois; et quand il atteignit cette période de l'existence où nous devenons tous, malgré nous, penseurs et philosophes nous-mêmes, il dut plus d'une fois songer au néant de toutes ces philosophies humaines dont la dernière convulsion vient expirer au pied de la croix.

Parvenu à l'âge où le choix d'un état exerce une si grande influence sur notre avenir, il n'hésite pas, il veut être médecin comme son père, il veut être comme lui honnête homme et savant distingué; il veut plus encore, c'est à Paris qu'il demande cette double auréole, à Paris où tant de vertus meurent ignorées faute d'air et de lumière, où tant de science timide et modeste est écrasée chaque jour

par l'insolence de l'intrigue et du charlatanisme. Mais il a une foi vive en son étoile, il travaille avec ardeur, il parcourt d'un pas assuré ces premières années de veilles et d'épreuves, cette charmante préface de la vie sérieuse, si parsemée d'espérances, de souvenirs et d'amitiés ineffaçables. C'est alors qu'il se lie intimement avec Corvisart : tous deux, pauvres étudiants bien obscurs, confinés dans l'étroite mansarde du cinquième étage, entrevoyaient-ils déjà dans leurs rêves la conformité de gloire et de fortune qui devait consacrer plus tard la conformité de leurs études et de leurs ambitions ?

A vingt-quatre ans, Bourdois est docteur et médecin de la Charité. Une grave maladie de poitrine met sa vie en danger, il dirige lui-même les soins que sa position réclame, il est son propre sauveur. A trente ans, sa réputation l'a déjà séparé de la foule : il a ses appartements au Luxembourg, il est médecin du comte de Provence, qui fut Louis XVIII ; puis, quelques années plus tard, médecin de Madame Victoire, tante du roi Louis XVI. En 1791, la princesse est obligée de fuir en Italie ; Bourdois veut partager son exil, mais le vieux docteur Malouet qui, avant lui, remplissait auprès d'elle les fonctions de premier médecin, réclame en faveur de son grand âge l'honneur d'être fidèle à l'infortune, et de lui consacrer le dernier élan de sa pensée et de son cœur.

Bientôt l'orage révolutionnaire a tout renversé ; la Terreur frappe de sa hache tous ceux que la naissance, la fortune, la science et les plus éminentes qualités rendaient le point de mire de la proscription. Bourdois, homme de l'ancienne cour, homme d'un savoir et d'un mérite déjà bien connus, avait plus d'un titre à cette proscription. Il fut déclaré suspect et jeté dans les cachots de la Force. Grâce à l'intrépide dévouement de sa femme, Marie d'Hermand, grâce à ses démarches, à ses prières incessantes où la fierté du bon droit ne faiblissait pas sous les émotions poignantes de l'âme, il obtint sa liberté. Sa détention avait duré plusieurs mois et finit d'une manière assez bizarre : au milieu de la nuit, le geolier vint ouvrir la porte de son cachot, et lui dit mysté-

rieusement de sortir en silence et de se sauver sans autre explication. Bourdois, heureux de se voir libre, et voulant presser la main généreuse qu'il soupçonnait de ce bienfait, courut le lendemain chez Dubois, le fameux chirurgien accoucheur, membre alors du conseil de santé des armées, et lui offrit les plus vifs témoignages de sa reconnaissance. Dubois, qui cachait sous des formes abruptes le cœur le plus noble et le plus affectueux, se défendit d'avoir employé son crédit en faveur d'un suspect, et tout en déclinant l'honneur d'une protection si délicate, il lui dit brusquement : « Il faut quitter Paris sous quarante-huit heures ; tu cours ici le plus grand danger ; pars donc au plus vite pour l'Italie ; voici ton brevet de médecin en chef de l'armée des Alpes ! »

Bourdois s'empresse d'accepter cette faveur inattendue qui, en l'éloignant du théâtre de tant de calamités, fournissait un aliment précieux à son amour pour la science et pour son pays. — Accompagné de sa femme, et muni d'une petite somme d'argent, il se rend à son poste, et voilà le paisible praticien du faubourg Saint-Germain aux prises avec une tâche toute nouvelle pour lui ; le voilà transporté au milieu des glaciers inaccessibles, obligé de lutter à la fois contre les éléments et contre une terrible épidémie qui décimait nos soldats. Pour donner une idée de sa mission, qu'on me permette de citer quelques fragments d'un rapport qu'il adresse à la Convention nationale, le 20 ventôse an III de la République.

« La division de droite, y est-il dit, s'étend le long de la mer, depuis Menton jusqu'à Savone et depuis la mer jusqu'aux avant-postes de l'armée, sur les montagnes du Piémont. La longueur de cette division est de quarante-cinq lieues à peu près et sa largeur de quinze à vingt.

« Il est difficile de se faire une idée juste des chemins qui conduisent à cette division. Tous impraticables pour les voitures, ce n'est qu'à cheval, à dos de mulet ou à pied qu'on peut les parcourir. Des torrents multipliés qui se précipitent du haut des montagnes, coupent ces hor-

ribles chemins et présentent souvent aux voyageurs des dangers à courir, et toujours des difficultés à vaincre. Dans la partie de la division qui s'étend sur les montagnes, il existe un autre danger, celui des neiges qui les couvrent habituellement, et qui quelquefois se précipitent avec impétuosité, entraînant dans leur tourbillon tout ce qu'elles rencontrent. C'est ainsi qu'à différentes reprises, nous avons perdu plusieurs de nos frères d'armes. »

Plus loin, il ajoute : « Le petit nombre de nos anciens établissements dans cette division, la grande quantité de malades qui y ont afflué en même temps, l'impossibilité absolue d'évacuer par terre, à cause des mauvais chemins, et par mer, faute de bâtiments, ont produit un engorgement considérable dont les suites eussent été nécessairement funestes si l'on ne se fût hâté d'en prévenir les effets. — Depuis le 1^{er} vendémiaire jusqu'au 1^{er} ventôse, il est entré dans les hospices de l'armée cinquante-quatre mille malades, et cinq mille trois cents y sont morts. De ce calcul il résulte que, depuis quatre mois, le tiers de l'armée a été disséminé dans les hôpitaux, et que la mortalité pourra être évaluée au dixième des malades. »

En présence d'une situation si désastreuse, Bourdois sent grandir son courage ; les efforts de la science viennent seconder ses plus nobles instincts, et de concert avec Thureau, représentant du peuple, qui déployait une énergie et une intelligence admirables, il parvient à relever le moral de nos soldats abattus, à créer de trois lieues en trois lieues des ambulances pour faciliter les transports, évacuer les malades au-delà du Var, et à munir tous les établissements sanitaires des fournitures indispensables à la régularité du service médical. Les couvents, les églises, les châteaux sont transformés en autant d'hospices où l'air pur et la lumière versent leurs premiers bienfaits sur ces milliers de moribonds dévorés par le typhus et la gangrène ; les cadavres sont enterrés avec toute la sollicitude qu'on doit à la santé publique et le respect qu'on doit aux morts. Ces mesures, promptement exécutées à travers des obstacles sans nombre, tels que le mauvais vouloir des ha-

bitants effrayés ou ennemis, la nonchalance malade des soldats, l'intempérie de la saison, la mauvaise qualité des eaux, l'insuffisance des aliments altérés ou peu réparateurs, ces mesures ont bientôt ramené la vie et la santé dans notre armée. Le rapport finit en constatant que nos soldats minés par la maladie, amaigris par la faim, n'ont plus de souliers, et que leurs vêtements sont en lambeaux !

On me pardonnera d'avoir exhumé cette page douloureuse, elle appartient à notre histoire ; c'est une scène isolée du grand drame militaire qui remplissait alors toute l'Europe ; c'est l'anatomie descriptive de nos gloires et de nos misères.

Bourdois aimait à raconter ses premières relations avec un jeune général qui commandait alors l'artillerie de l'armée des Alpes : figure rêveuse et pâle, où le médecin physionomiste observait des lignes merveilleuses, esprit taillé de facettes étranges, où le philosophe découvrait de magiques éclairs et des profondeurs inconnues. C'était le général Bonaparte. Ces deux hommes avaient de l'affinité l'un pour l'autre ; ils étaient un sujet d'études réciproques où chacun trouvait un charme toujours nouveau. Le jeune artilleur, élevé au milieu du bruit des camps, ayant à peine entrevu ce monde de la haute aristocratie que le flot révolutionnaire venait d'engloutir, contemplait avec curiosité ce modèle de grâce, de noblesse et de dignité, ces allures calmes et harmonieuses, cette âme remplie de souvenirs palpitants de tristesse et de regrets. Dans leur causerie familière pendant les promenades du soir, où l'un répandait sa douce mélancolie sur les ruines du passé, où l'autre comprimait à peine ses ardentés aspirations vers l'avenir, Bonaparte conduisait souvent son ami dans un vallon solitaire, près d'une vieille tour démembrée, au pied de laquelle passait un torrent rapide ; et comme Bourdois semblait un jour surpris de la préférence que le général témoignait pour cet endroit sauvage : « C'est ici, lui dit ce dernier, que César a franchi le Rubicon ! »

Un an plus tard, on déjeunait à Paris dans la maison de la rue Chanteraine ; Bonaparte venait de recevoir sa commission de général

en chef de l'armée d'Italie : — Vous êtes des nôtres, j'espère ! dit-il en s'adressant à Bourdois. Celui-ci répond avec embarras, balbutie quelques excuses : son épouse est souffrante ; elle s'est dévouée pour lui pendant la Terreur, il doit à son tour se dévouer pour elle... — « N'en parlons plus ! » interrompt le général, dans le cœur duquel bouillonnent déjà tous les bruits de sa gloire, et qui ne sait pas comprendre l'indifférence ou la tiédeur. A dater de ce jour, leurs rapports affectueux avaient cessé, et, pendant plus de quinze années, Bonaparte ne voulut plus le revoir.

Tandis que le général faisait retentir son nom sur les champs de bataille, le praticien modeste retrouvait ses habitudes paisibles. Il reconnaissait avec douleur le vide immense qui s'était fait dans son ancienne clientèle, décimée par l'échafaud ou dispersée par l'exil. Un monde nouveau avait surgi sur les débris de la vieille société ; d'autres noms, d'autres fortunes gravitaient autour du pouvoir directorial ; Bourdois fut bientôt recherché par ce qu'il y avait de plus notable à Paris, malgré ses antécédents monarchiques, car la science est de tous les régimes, et planant au-dessus des manifestations éphémères de la politique, elle ne s'attache qu'à servir la grande cause de l'humanité.

Quelque temps après son retour, une circonstance singulière lière faillit de nouveau lui coûter la liberté. Comme il se trouvait un soir dans les salons du marquis de Gontaut, et qu'on le pressait de questions sur ce qui se passait en Italie, après avoir donné des nouvelles de la guerre, il se mit à raconter l'anecdote suivante : « J'avais choisi, dit-il, pour résidence la ville de Nice, où était le quartier-général de l'armée. Nous demeurions, ma femme et moi, chez le représentant du peuple Thureau (1), qui nous avait accueillis avec la

(1) Thureau, avocat dans le département de l'Yonne, en devint administrateur en 1790. Nommé en septembre 1791, par les électeurs du même département, député suppléant à l'Assemblée législative, il n'y siégea pas. Mais l'année suivante, il fut nommé représentant de l'Yonne à la Convention nationale. On lui reproche d'avoir

plus affectueuse cordialité. Tous les soirs, les officiers supérieurs de l'armée se réunissaient chez le représentant, et madame Thureau, qui joignait aux grâces de la jeunesse et de la beauté les charmes de l'esprit et une certaine influence dominatrice sur les actes politiques de son mari, avait distingué le général Bonaparte; elle en parlait souvent avec un chaleureux enthousiasme, et se plaisait à exalter ce qu'elle devinait de grandeur et de génie sous la pâleur malade de son jeune protégé. Un jour, nous vîmes entrer Bonaparte, les traits altérés, plus pâle encore que de coutume, et trahissant par son attitude la plus profonde émotion : « Eh ! mon Dieu ! général, s'écria madame Thureau, qu'avez-vous donc ? Que vous est-il arrivé ? — Madame, répond Bonaparte, tous vos généraux sont des ganaches ! Je viens de leur soumettre un plan pour conquérir l'Italie,.... ils m'ont traité comme un écolier !.... C'est à n'y plus tenir.... Demain je quitte l'armée et je viens vous faire mes adieux ! »

Toute l'indignation du jeune général passa dans le cœur de madame Thureau, qui s'en expliquait très-amèrement, quand arriva chez elle le général Schérer qui commandait en chef l'armée des Alpes. Surpris de la froideur inaccoutumée et de la politesse douteuse de la maîtresse du logis, ce dernier demanda une explication : — Comment, général,

été l'un des fougueux auxiliaires de la Terreur, et Bourdois ne fut pas très-rassuré quand il apprit que Thureau était en mission près de l'armée des Alpes, car ce représentant l'avait fait mettre en prison ainsi que sa mère, et de plus avait fait inscrire sur la liste des émigrés sa sœur et ses deux frères, dont l'un était alors aide-de-camp du général Dumouriez. Cependant, sur l'assurance qu'on lui donna que le représentant lui ferait bon accueil, il se rendit chez lui, et fut très-agréablement surpris de reconnaître en madame Thureau la fille d'un médecin de Versailles, à laquelle il avait prodigué les secours de son art avant la révolution. Cette dame, enchantée de cette heureuse rencontre, exigea de son mari qu'il offrît à Bourdois et à sa femme de partager leur logement, ce qui fut accepté. Leur intimité dura jusqu'au retour de Bourdois en France, retour qui devint nécessaire pour le rétablissement de sa santé gravement ébranlée par une atteinte du typhus contagieux.

dit madame Thureau, vous avez, en plein conseil, autorisé l'affront que l'on vient de faire au général Bonaparte qui vous soumet un plan pour conquérir l'Italie ! Vous avez pu méconnaître en lui cet admirable assemblage de science, de profondeur et de génie qui lui assigne désormais un rôle éclatant parmi vous !... » Et comme Schérer, tout en voulant bien reconnaître quelques talens au jeune général d'artillerie, cherchait à justifier l'opinion du conseil qui repoussait le projet d'envahir l'Italie comme une entreprise insensée : « Bientôt, général, reprit madame Thureau, avec un accent prophétique, bientôt vous apprendrez à connaître celui que vous dédaignez aujourd'hui ; dans cinq ans, au plus, il sera votre maître et celui de la France entière ! »

Un an s'était écoulé depuis l'importation de cette anecdote transalpine, et Bourdois n'y songeait plus, lorsqu'un matin Talleyrand, qui était alors ministre des affaires étrangères, et avec lequel il avait eu déjà quelques relations, le fit appeler dans son cabinet : « Comment diable, lui dit-il, vous mêlez-vous de politique ? Tenez, voici un livre que vient de faire paraître un sieur Bonnet, sur *l'art de rendre les révolutions utiles*, et dans lequel figure une anecdote sur Bonaparte que vous avez racontée l'année dernière chez le marquis de Gontaut. Bonnet vient d'être écroué à la prison du Temple, et il y a un mandat d'arrêt contre vous ! » Bourdois, interdit, protesta de l'innocence de son intention, quand il reproduisait les paroles de madame Thureau, paroles qu'il n'accompagne d'aucune espèce de commentaire : « Croyez-moi, docteur, reprit Talleyrand avec bonté, faites de la médecine et rien de plus ; vous ne serez pas inquiété cette fois, j'ai répondu pour vous ; que cette leçon vous serve à l'avenir. » Bourdois se confondit en remerciements, et cette première marque d'intérêt du ministre le pénétra d'une vive reconnaissance. — Quant à Bonnet, ancien prêtre, qui s'était réfugié aux Etats-Unis d'Amérique, et qui à son retour avait publié l'ouvrage dont le Directoire avait pris tant d'ombrage, il fut mis en liberté le jour même où Bonaparte eut le pouvoir suprême.

Bourdois, échappé à ce nouveau danger, vit de jour en jour s'élargir

le cercle de ses relations dans le monde, et sa fortune s'accroître avec sa renommée.

En 1807, nous le voyons médecin en chef du département de la Seine, appelé à conjurer les violentes épidémies qui désolèrent, pendant plusieurs années de suite, les environs de la capitale : il avait alors sous sa direction les docteurs Caillard, Blancheton, Pariset, More, Serres, L'Herminier, tous praticiens devenus célèbres à des titres divers, et qui ont laissé de beaux souvenirs à notre génération médicale.

En 1810, il devient conseiller de l'Université.

Enfin, en 1811, l'Empereur lui-même lui assigne son poste le plus glorieux ; il est médecin du roi de Rome ! Le chef tout-puissant de l'Empire voulut bien oublier les griefs du général de l'armée d'Italie : c'est qu'au milieu de cette cour si resplendissante et environnée de tant de prestiges, se trouvait un ancien ami d'école et de mansarde, Corvisart, devenu premier médecin de l'Empereur : « Sire, avait-il dit, sacrifiez vos répugnances à l'intérêt de votre fils ; c'est à Bourdois qu'il faut confier une tête si précieuse ! » — Et quelques heures plus tard, Bourdois s'entendait dire au palais des Tuileries : — « Vous êtes le médecin de mon fils ! Je ne puis vous donner une plus grande marque de confiance ; oubliez le passé comme je l'oublie moi-même ! »

Deux jours après la naissance du roi de Rome, tandis que Bourdois venait faire son service quotidien près de l'illustra enfant, autour duquel toute la cour se trouvait, alors assemblée, l'Empereur s'adressant au docteur et lui montrant son fils : « Eh bien ! lui dit-il, croyez-vous qu'il devienne un beau conscrû ? — Sire, répondit Bourdois, à la manière dont vous y allez, vous n'en aurez plus besoin à cette époque. — Vous avez tort, reprit l'Empereur, depuis qu'il y a deux hommes sur la terre, on s'est battu ; tant qu'il en restera deux on se battra ! »

On comprend de quel éclat nouveau s'illumina la réputation déjà si brillante de Bourdois : du haut de cette position magnifique il devenait une puissance, et bientôt il eut son cortège d'adulateurs. On vit de grands personnages employer toutes les ressources de la diplomatie

pour devenir ses malades. Il fut aussi médecin du collège des princes que l'on foudroyait à Meudon, chevalier, puis baron de l'Empire, titre que sa modestie refusa toujours de porter, et dont il n'avait pas voulu faire enregistrer le brevet.

Le prince de Talleyrand l'avait fait son médecin et son ami, et à ce dernier titre il était initié aux mystères de ce cabinet noir où s'agitaient toutes les destinées de l'Europe. Lui seul peut-être connaissait bien Talleyrand, lui seul peut-être avait le secret de cette organisation exceptionnelle, de cette nature fabuleuse comme le Sphynx, souple comme le serpent, impitoyable comme le vautour, de cette intelligence qu'on admire sans pouvoir la comprendre. Quoi qu'il en soit, le médecin et le diplomate ont emporté le mot de l'énigme au fond de la tombe, et Bourdois, imitant le procédé de la Mort, qui ne laisse à saisir après elle qu'une dépouille froide et repoussante, ne nous a légué qu'une note curieuse sur les infirmités physiques de son illustre client.

Cependant il entourait l'enfant impérial de toutes ses tendresses et de toutes ses sollicitudes ; il le voyait grandir à l'ombre du trône, héritier présomptif de la fortune du monde, quand tout-à-coup ce gigantesque échafaudage s'écroule avec fracas, entraînant le pauvre enfant dans sa ruine, et cette vie qu'on arrachait d'un berceau si magique devait tristement finir sur la couche de l'exil. Il suivit jusqu'à Blois l'impératrice et son fils ; leur séparation fut une scène navrante. Il est une douce pitié qui remue le cœur à l'aspect d'un proscrit ; mais cette pitié a quelque chose de déchirant, quand il s'agit d'une tête où le charme d'une blonde chevelure, la grâce de l'enfance et l'innocence du sourire semblent des auréoles incompatibles avec le malheur ! Ils ne devaient plus se revoir, et lorsqu'en 1839, les feuilles de Vienne apportaient le récit de la longue agonie du jeune martyr, Bourdois, malgré son grand âge, voulait se rendre auprès de lui, pour l'assister au nom de la France à ses moments suprêmes... le pouvoir d'alors lui refusa son approbation.

Après la chute de l'Empire, Bourdois continua l'exercice de la médecine ; sa clientèle, pour avoir subi quelques modifications par le déplacement d'un grand nombre d'hommes politiques, n'en fut ni moins considérable, ni moins distinguée. Il fut médecin du département des affaires étrangères où son expérience éclaira les hautes questions sanitaires qui intéressaient notre marine et nos colonies ; il fut médecin consultant de Louis XVIII, puis de Charles X qui voulait se l'attacher comme premier médecin, quand la Révolution de Juillet vint l'engloutir dans une nouvelle catastrophe. Lors de la formation de l'Académie de Médecine, il y fut admis l'un des premiers et eut l'honneur d'être son président à plusieurs reprises. Il se faisait un devoir d'assister régulièrement aux séances, où sa parole digne et respectée apportait souvent la lumière.

Vers la fin de la Restauration, devenu presque octogénaire, il sentit le besoin du repos ; ses dernières années se passèrent dans l'intime familiarité de quelques amis qui, tels que MM. Collot, Isabey, Cicéri, Auvity, Chauveau-Lagarde et quelques autres, résumaient pour lui les souvenirs que la Révolution et l'Empire, la science et les beaux-arts, le courage et le dévouement pour de nobles infortunés avaient répandus sur sa longue carrière. Il passait une partie de la belle saison dans son château de Marnes, charmante villa décorée d'arbres séculaires, de frais ombrages et de fleurs choisies qu'il aimait à cultiver lui-même. La duchesse d'Angoulême, dont la propriété était contiguë à la sienne, avait une clef pour pénétrer dans le parc de Marnes, et venait souvent surprendre le vieux docteur au milieu de ses plus doux loisirs. C'est là qu'elle s'entretenait avec lui de ces premières années de sa vie, où ses rêves de jeune fille s'étaient flétris dans la vapeur corrosive des larmes et du sang, où ses angoisses et ses prières se partagèrent entre ceux des siens qui étaient morts martyrs, et les martyrs qui vivaient encore. Bourdois écoutait avec respect ces augustes confidences ; son cœur ému n'essayait pas de consolations vulgaires ; car il comprenait qu'une telle douleur qui veillait sans relâche, ne pouvait s'assoupir qu'aux pieds du trône de Dieu.

La poésie charmait aussi parfois sa vieillesse : il avait composé sur sa maison de campagne des vers remarquables par une simplicité facile et une aimable philosophie. On a trouvé de lui quelques chansons dédiées à ses bons amis, gracieux bouquets de fête où s'épanouissaient tous les parfums de ce doux abandon, de cette cordiale gaité bannie des salons du grand monde. Parmi ses clients se trouvait Désaugiers qui dut plusieurs fois la vie à ses soins attentifs, et qui a laissé dans son recueil des couplets pleins d'un joyeux entrain et d'une vive reconnaissance pour son excellent docteur.

Ainsi Bourdois réunissait tous les éléments du bonheur : réputation, fortune, tendres amitiés ; en haut, l'estime et la considération ; en bas, l'admiration et le respect ; dans son intérieur, toutes les satisfactions qui naissent de l'esprit et du cœur. Mais un grand deuil vint peser sur les dix dernières années de son existence : Marie D'hermand, son épouse, qui avait partagé ses périls aux jours de la Terreur, qui s'était associée à tous ses succès par sa noble intelligence et son inviolable attachement, fut frappée d'une maladie cérébrale, et tomba dans un état complet de démence. Nul ne saurait peindre les soins touchants de Bourdois, ses prévenances affectueuses, son dévouement de chaque jour, pour cette femme qui avait été si digne de l'aimer, et qui était devenue incapable de le comprendre. Malgré de vives sollicitations, il n'avait pas voulu se séparer d'elle ; comme aux temps où son esprit et sa raison brillaient dans tout leur éclat, il voulut qu'elle continuât de vivre dans les mêmes appartements que lui, et quand il recevait, elle était à table, placée à ses côtés, il la servait lui-même et veillait sur elle comme on veille sur un enfant. Aussi, la présence au milieu des convives de cette figure immobile, de ce regard vide, de cette machine muette et passive où ne s'agitaient plus que les oscillations matérielles de la vie, répandait sur l'assemblée quelque chose d'étrange et de solennel. La gaité se sentait défaillir, la conversation prenait une tournure grave et austère, et l'on ne pouvait assez plaindre la pauvre aliénée tombée dans une si triste dégradation, ni admirer assez l'époux dévoué qui devenait sublime à force de tendresse.

Bourdois jouissait d'une belle santé ; malgré son grand âge, il avait conservé toute la rectitude de sa taille imposante, toute sa force morale, et une grande vigueur corporelle ; ces amis se flattaient de le conserver longtemps encore, quand un érysipèle gangréneux vint l'enlever en peu de jours et trahir cruellement ces espérances. Il mourut, sans postérité, le 7 décembre 1833, dans sa 82^e année. A la nouvelle de sa mort, l'Académie de Médecine suspendit ses travaux, et on remarque que cet honneur ne fut pas même rendu à Dupuytren qui succombait quelques mois auparavant.

Le testament de Bourdois peut servir à l'histoire de son cœur : il laissa à chacun de ses vieux serviteurs, suivant leur ancienneté et leur valeur personnelle, des dons qui assuraient leur avenir : une somme de cent mille francs fut léguée à la jeune parente (1) chargée de donner ses soins, jusqu'au dernier jour, à la pauvre veuve en démence, qui mourut trois ans plus tard, sans avoir eu la conscience de son malheur. Les pauvres de Marnes eurent une large part dans ses aumônes, et enfin l'hospice de Joigny fut doté d'une fondation de deux lits, dernier souvenir au pays natal.

C'est ici que vient se placer l'esquisse morale de Bourdois, médecin et homme du monde. Nous sommes heureux de pouvoir nous soustraire à cette tâche difficile et si bien remplie par le docteur Réveillé-Pariset. Vouloir remanier après lui ces appréciations saisissantes de justesse et de vérité, ce serait prendre le rôle d'un artiste vulgaire qui s'aviserait

(1) Madame Taigny, née Jollois, qui prodiguait à la vieillesse de M. et de madame Bourdois tout ce qu'elle sut puiser dans son cœur de touchants témoignages, de respectueuse affection, et qui eut le triste privilège de voir s'éteindre ces deux existances dont elle sut à la fois comprendre le noble prestige et la douloureuse infortune. Elle avait recueilli de nombreux souvenirs dans les causeries familières de notre vénérable parent, et je suis heureux de rendre hommage à sa gracieuse obligation, qui m'a permis d'ajouter à ce travail quelques faits inconnus et dignes de l'intérêt du lecteur.

de retoucher le portrait admirable qu'Isabey nous a laissé de son vénérable ami.

Écoutons Réveillé-Pariset : « Pendant sa vie, Bourdois de Lamotte fut à peu près ignoré des étudiants et des praticiens de nos départements ; mais ce médecin eut pendant près de 50 ans une grande réputation dans la capitale, et il était très-estimé de ses confrères. Ne dédaignons pas de tels hommes, quand ils ont du talent et un noble caractère ; ils jettent de l'éclat sur notre profession ; ils l'élèvent, ils l'honorent aux yeux des gens du monde toujours enclins à conclure de l'individu à la corporation.

Le savoir de Bourdois était celui d'un praticien judicieux, éclairé, sans prétention, mais qui veut marcher de pair avec les hommes instruits et ne pas rester étranger au progrès : ce qu'il savait, il le savait bien et l'appliquait encore mieux. Convaincu que les faits et l'expérience prononcent tôt ou tard la déchéance d'un principe trop exclusif, il s'en tint à ce que la science avait de plus positif, sans dédaigner aucune innovation ; il n'adoptait rien avec enthousiasme, il attendait que le temps eût prononcé.

. Rien de plus gracieux, de plus aimable, de plus aisé que ses manières et son langage. C'était le type des médecins de cour, le modèle de l'urbanité, de la politesse exquise, de l'homme bien élevé, possédant au suprême degré la science du salon, celle de bien dire et de dire à propos. . . . La marque certaine de l'homme habitué aux usages de la haute société, c'est de n'avoir rien d'original, rien de tranché, de ne faire saillie ni tache par aucun côté ; c'est ce je ne sais quoi de calme et de naturellement noble, sans calcul et sans effort, qui met chacun à sa place et reste toujours à la sienne. Tel était Bourdois dans l'ensemble de son caractère et de sa vie : c'était une de ces natures qui plaisent, parce qu'elles ne heurtent personne, parce que tous ses angles sont rentrés, effacés. Sa conversation avait du feu, du sens, de la verve, mais sans épigramme, sans ironie, sans aucune recherche d'esprit ; on pouvait la prendre comme une bonne, fine et délicate causerie que les

vieillards aimaient, et où les jeunes gens trouvaient toujours à profiter. Point de bruit, point d'éclat, rien d'analogue à ces médiocrités sonores qui bruissent et bourdonnent dans le monde.

« Souple et réservé, sagace et patient, adroit avec mesure, confiant avec prudence, il ne blessait personne, plaisait au plus grand nombre, en tant qu'il ne mesurait pas le monde sur une échelle idéale de perfection. Il sut mettre à profit toutes les circonstances en homme qui veut faire son chemin, et le mieux possible, par des voies honnêtes, mais qui ne consent pas plus à être victime qu'à faire des dupes... il estimait à leur valeur la médiocrité protégée et la sottise protectrice ; mais il ne froissait ni l'une ni l'autre, tout en préférant les gens d'esprit où il tenait parfaitement sa place. »

« On tomberait pourtant dans une grave erreur en pensant que l'art du monde si bien connu de Bourdois ressemblait à celui de certains hommes qui se font les plus humbles possibles pour tâcher de fléchir la fortune. Une sorte de vulgarité élégante, un masque de politesse basse, servile, se prêtant à tout, même aux services les plus abjects, étaient au contraire l'objet de son dédain ; c'est ce qu'il appelait *le calcul des courbes*. Si on lui parlait d'un de ces caméléons-valets, toujours disposés à obéir et à s'aplatir, d'un *sempre bens* au service de toute lâcheté, pourvu qu'elle rapporte, on le voyait s'animer, prendre feu, verser le ridicule sur ce genre de politesse fardée, au dessous de laquelle on ne trouve rien qu'égoïsme et turpitude. »

« Insinuant et persuasif, il connaissait le cœur humain, ses profondeurs et ses mille replis ; il put souvent en diagnostiquer avec précision les tourments et les maladies morales. Il avait surtout le talent d'obtenir cet accord, cette simultanéité sympathique du médecin et du malade si indispensables pour diriger les âmes passionnées, souffrantes, qui, vivant de désirs immenses, rapportent tout à un sentiment exclusif et dominateur. Son extérieur même aidait singulièrement à atteindre ce but ; sa taille élevée, sa figure longue et sévère, ses traits prononcés, presque numismatiques, l'accent affectueux de sa voix, son

sourire fin et gracieux, son air tout à la fois ouvert, grave et réservé prédisposaient le malade à accueillir favorablement ses conseils ; on l'écoutait avec plaisir, on avait foi en lui ; chaque malade le regardait comme un ami, comme un protecteur bienveillant et éclairé. Belle et noble science que celle-là ! De quelle hauteur elle domine par ses résultats et ses bienfaits les autres connaissances humaines ! »

Talleyrand qui se moquait de tout le monde, même de ses amis, donnait une juste idée de l'allure grave et sévère de son docteur quand il disait : Il vient chez moi deux hommes sur le compte desquels on se trompe toujours, Cobenzel qu'on prend pour mon médecin, et Bourdois pour un ambassadeur !

Outre le travail si remarquable de Réveillé-Pariset dont je viens de citer quelques passages, l'éloge de Bourdois a été prononcé par Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine ; puis le docteur Fauconneau-Dafresne, dans une aimable causerie, a raconté ce qu'il savait de cette vie si digne et si bien remplie.

J'ai largement puisé à ces sources de vive lumière, pour élever ce frêle monument à la mémoire d'un homme qui m'a honoré pendant ses dernières années de la sollicitude la plus bienveillante. Pauvre étudiant sans appui, au milieu de la ville immense, ce n'est pas en vain que j'ai invoqué nos liens de famille et les souvenirs de son enfance chez mon aïeule paternelle. Il regrettait son grand âge en me voyant si jeune encore, et, par un triste pressentiment, il me disait : Vous arrivez vingt ans trop tard, mon cher ami ; quand vous aurez les ailes de la science, j'aurai pris mon vol vers l'éternité ; je ne pourrai donc diriger votre essor. Que votre ambition soit modeste, car le temps est passé des miracles qui m'ont fait ce que je suis. Ayez pourtant bon courage ; la profession médicale sera toujours la plus noble et la plus respectée, mais aussi la plus difficile et la plus douloureuse !

Avant la mort de Bourdois, le bruit courait qu'il avait préparé tous les matériaux d'un important ouvrage sur les maladies des hautes classes de la société. Il était permis d'espérer que son exploration dans

ce domaine nouveau pour la science serait féconde en résultats. Nul mieux que lui qui, pendant cinquante ans, avait été le confident de tous ceux qui étaient grands par le nom, par la gloire, par l'opulence ou par les honneurs, nul n'était mieux posé pour tracer une histoire de ces réactions de l'âme sur le corps, de ces misères et de ces blessures cachées sous les insignes de la fortune ou de la puissance. Peut-être en eût-il dégagé cette vérité applicable surtout au monde qui s'agite dans les régions supérieures, cette vérité si bien formulée par Réveillé-Parise, que dès l'instant qu'une sensibilité morale extrême, active, concentrée, se manifeste, un principe de destruction a pénétré dans l'économie, et qu'il se trahit bientôt par des altérations organiques innombrables : un anévrisme au cœur, un squirre au pyle, un engorgement du foie, une congestion cérébrale, c'est l'ambition, la haine, l'envie, l'inquiétude, le désespoir sous d'autres noms. Et l'on comprend alors l'exclamation du médecin philosophe, qui, après avoir remué toutes ces questions palpitantes, laisse tomber ce semblant de paradoxe : il n'y a point de malades, il n'y a que des malheureux !

Un jour, je proposais à Bourdois mes humbles services pour l'assister dans le classement de ce travail dont on parlait dans le monde. — « Hélas ! me répondit-il, j'avais rassemblé, il est vrai, une foule d'observations curieuses qui pouvaient former un livre intéressant ; dans nos longues soirées d'hiver, je dictais moi-même tous ces documents à madame Bourdois qui était mon secrétaire de prédilection.... mais sa fatale ma'adie en éteignant sa raison et sa pensée a emporté ce fruit de nos veilles. Tous mes papiers ont été dispersés, détruits à mon insu par la pauvre femme en démence. Si j'ai pu regretter un moment la perte de ce travail, mes regrets se sont évanouis devant la douleur que j'éprouve chaque jour d'avoir été frappé dans ce que j'avais de plus cher au monde. — Mais, lui disais-je, vous trouveriez peut-être dans vos souvenirs de quoi réparer ce malheur ? — Non, répliquait-il, je suis vieux, je n'ai plus le feu sacré qui pourrait donner la vie et la pensée à tous ces éléments épars... il n'y faut plus songer !.... »

Nous n'avons donc que quelques fragments des œuvres de Bourdois de Lamotte, dont nous allons tracer une rapide analyse.

Son premier opuscule remonte à l'année 1806 ; c'est la traduction d'un mémoire espagnol sur la racine de ratanhia, précieux végétal employé contre certaines hémorrhagies passives. Cette dissertation a été insérée dans le 15^e volume du Journal de Médecine de Corvisart.

On a de lui de nombreux rapports sur les épidémies, une grande quantité de consultations médicales et d'ouvertures cadavériques des plus grands personnages de l'époque.

Nous retrouvons aussi parmi ses papiers, les biographies de Galien, de Paracelse, de Lapeyronie, de Winslow et de Quesnay, articles concis, sagement élaborés, mais qui n'offrent rien de nouveau sur ces illustres médecins. Notons pourtant, à propos de Quesnay, qui passe pour le chef des économistes, le doute qui se manifeste dans l'esprit de Bourdois envisageant les travaux si vantés de cette école : il se demande, dans le trouble que lui font éprouver toutes ces innovations qu'on décoré du beau nom de progrès, si Quesnay est digne par ses travaux de l'enthousiasme qu'excite sa mémoire, s'il n'a fait que revêtir d'un langage scientifique et coordonner en système des vérités vulgaires, s'il en a trouvé de nouvelles, ou plutôt s'il n'a pas contribué à répandre de funestes erreurs. Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain brûlant ; qu'il nous suffise de constater que ce doute qui tourmentait notre penseur à l'égard de la science économique a déjà saisi plus d'une intelligence éclairée et sérieuse.

Bourdois avait pour maxime que celui qui contracte l'habitude de se rendre compte de ses idées par écrit doit acquérir, à mérite égal, une grande supériorité sur ceux qui n'ont pas recours à cette méthode précieuse. Cela nous explique le grand nombre de notes, de pensées, d'observations qu'il éparpillait sur des feuilles volantes, comme autant de fleurs ramassées sur sa route, et destinées à grossir son herbier intellectuel. Il nous reste quelques-unes de ces boutades éphémères où sont traités avec une verve originale les sujets les plus variés et

les plus épineux, tels que l'éducation des femmes, le meilleur gouvernement possible, l'étude de la géographie, la médecine au point de vue moral et philosophique, des anecdotes sur certains personnages devenus historiques, puis des aphorismes tirés de ses études sur le grand monde qu'il appréciait avec cette bonhomie fine et railleuse qui décèle l'homme supérieur.

» Combien de gens sont malheureux, écrivait-il, qui cependant ont une grande fortune, de vastes propriétés, une table succulente, de brillants équipages, enfin tout l'attirail du luxe et tous les moyens qu'on croit mener au bonheur : ne voyez-vous pas qu'au milieu de cette opulence, ils manquent même du nécessaire, du sens commun. »

Ailleurs il ajoute : « Le mépris de la vie n'est pas toujours la preuve du courage ; il peut être l'effet de l'éducation, des préjugés, des circonstances. Le fataliste, le fanatique, l'homme déshonoré, l'ambitieux déjoué, le vieillard décrépît, la coquette abandonnée, meurent sans effort comme sans regret. Celui-là seul meurt avec courage qui, pouvant encore se promettre des jouissances, les sacrifie à sa patrie, à ses devoirs. »

Plus loin, il déplore la rareté des médecins doués de cette perfection idéale qui fait l'objet de ses rêves et de ses efforts, et après avoir tracé les conditions qu'il faudrait remplir pour exercer le sacerdoce médical, il s'écrie : « Je suis loin de revendiquer le premier rang dans cet art honorable : mais j'ai la prétention de l'exercer avec cette pureté d'intention, cet amour de l'humanité, j'oserai dire plus, ce désintéressement qui seuls peuvent rendre utiles aux hommes les lumières parfois étonnantes que l'on rencontre dans quelques médecins. Mon objet est d'être utile, mon devoir est de soulager les malheureux, ma gloire et ma récompense seront dans l'estime des gens de bien. »

Bourdois avait biffé ce passage dont sa modestie s'était effarouchée : nous levons aujourd'hui l'interdit dont il avait frappé ces lignes, persuadé qu'aucune protestation ne s'élèvera contre ce cri de la conscience et de la vérité.

Enfin, nous pourrions ôter des pages entières où notre bon docteur se montre aussi savant médecin que judicieux philosophe, où les élucubrations de Mesmer et de Lavater sont appréciées avec le tact, l'expérience et la haute raison d'un observateur qui juge froidement des hommes et des choses. Mais ce récit peut-être s'est déjà trop prolongé, et nous avons hâte de finir.

En 1838, Bourdois fut chargé par l'Académie de Médecine de lui faire un rapport sur les titres de Corvisart à l'honneur d'avoir son buste placé dans la salle des séances. Il accepta cette mission qui lui sembla douce comme les souvenirs de l'amitié, grande comme la voix de la justice. Ce fut le dernier effort, la dernière préoccupation du vieillard octogénaire. Son travail, remarquable par la finesse des aperçus, la hauteur des considérations, le piquant des anecdotes, eut un beau succès dans le monde médical ; il fit sentir plus profondément ce que l'on perdait à l'indifférence de Bourdois pour la gloire littéraire. Puisque nous retrouvons ici le nom de Corvisart, nous ne pouvons passer sous silence un fait singulier que rapporte M. Fauconneau-Dufresne : Tandis que Bourdois donnait les soins les plus éclairés et les plus tendres au roi de Rome, Corvisart arrive un jour au palais des Tuileries, témoigne son mécontentement sur la manière dont on gouvernait l'enfant impérial, et invite brusquement Mme de Montesquiou à démailloter l'enfant pour s'assurer par lui-même si son médecin remplissait convenablement son devoir. Ce procédé d'une brutalité inexplicable, et que ne pouvait même justifier l'humeur fantasque et morose du médecin de l'empereur, fut très-pénible au cœur de Bourdois qui sut pourtant se contenir, et n'en fit paraître aucun ressentiment.

Dix ans plus tard, Corvisart au lit de mort fit appeler son ancien ami : « J'ai eu de grands torts envers vous, lui dit-il, et je n'ai pas voulu mourir sans vous en témoigner toute ma douleur et tous mes regrets.... — Ne parlons pas de cela, interrompit Bourdois, je ne me souviens plus ; occupons-nous de vous seul ! » Et il lui prodiguait ces encouragements, ces consolations dont son âme pénétrée avait si bien le secret.

a gardé le silence touchant des découvertes assez nombreuses sur lesquelles les détails me manquent encore aujourd'hui, en tout ou en partie, comme on va bientôt s'en convaincre.

Toutefois, je ne me suis pas découragé et j'ai poursuivi ma tâche ; mais ce que j'ai découvert n'a servi qu'à me faire mieux sentir tout ce qui me manque et quel besoin j'ai du zèle et du concours que j'avais sollicité. J'ai constaté par les notes que j'ai recueillies, que la mine où j'essais de pénétrer est fort-riche et que ma persévérance à y creuser doit obtenir quelques succès.

Je prends donc aujourd'hui un moyen plus efficace de rendre mon travail moins incomplet ; j'ai l'honneur de vous offrir un *Catalogue chronologique* de ce que j'ai découvert, afin que les savants et les amateurs de nos contrées soient plus à même de me mettre sur la voie de ce que j'ignore et de ce qui m'est échappé.

En parcourant cette liste, chacun verra quel secours il peut m'apporter pour des recherches qui répandront sans doute quelque lumière sur l'obscurité des temps anciens, et principalement par rapport au séjour des Romains chez nos pères.

Surtout, je le demande instamment, qu'on veuille bien ne pas me ménager les détails sur l'époque et les circonstances des diverses trouvailles de médailles ; sur le nombre, le module et le métal des pièces et sur l'époque à laquelle elles remontent. Il serait bien utile d'obtenir la description des types, ou, au moins, les noms des princes qui y sont représentés.

Quant au *Tableau chronologique des trouvailles*, je dois dire qu'il indique plusieurs découvertes sur lesquelles je n'ai que fort peu de détails : j'en manque entièrement pour celles dont l'année n'est pas précisée, et l'on verra que, pour le XIX^e siècle, on peut me fournir des matériaux assez considérables.

Enfin, Messieurs, permettez-moi de saisir l'occasion de cette lettre, pour réclamer un autre service du même genre et d'un intérêt encore plus vif et plus direct pour le pays.

J'ai commencé à rechercher et à faire dessiner, en vue d'une *Monographie de la Numismatique de l'Yonne* (1), toutes les pièces, tant anciennes que modernes, que j'ai pu découvrir, telles que monnaies, mereaux, médailles proprement dites, plombs et jetons, qui ont été frappées dans le pays, ou qui ont trait à son histoire. J'invite toutes les personnes qui seraient à même de me communiquer quelques renseignements sur cet objet, de vouloir bien le faire. Il importe que cette dernière étude surtout soit aussi complète que possible.

Je n'ai jusqu'à présent qu'un jeton de famille, et je le dois à l'obligeance de M. de Béru. Il n'est pas probable que cette famille soit la seule de nos contrées qui en ait fait frapper.

J'admets aussi dans cette collection les jetons de compagnies, d'ordres, de métiers, etc.

Souvenons-nous, Messieurs, que le temps passe vite et que, dans sa fuite rapide, il ensevelit dans les ruines qu'il entasse bien des souvenirs qui s'effacent, si l'histoire ne se hâte de les consigner dans ses livres.

L'abbé L.-M. Duru.

Auxerre, décembre 1851.

(1) Travail qui sera fait sur un autre plan que les savantes *Recherches* de M. l'abbé Laureau.